

LE

Ylérin de Ste. Anne

ROMAN CANADIEN.

IV

VIEILLE FILLE ET VIEUX GARÇON.

Suite.

Le subrogé tuteur avait bien, quelquefois, fait des observations au tuteur, mais Eusèbe était peu patient, et n'aimait pas qu'on fit des remarques sur sa conduite. On le disait capable de jeter des sorts, et on racontait ce qui suit aux incrédules : Un jour, la femme de Pierre Charette veut mettre un beau châle neuf acheté à Québec, crac ! voilà le châle en deux. Elle en achète un second ; même aventure. La peur la prend ; elle court à l'église et se fait bénir. Depuis elle a des châles tant qu'elle veut, et les met sans qu'ils se déchirent ; même, son mari trouve qu'elle en achète trop. Or, il paraît qu'une fois Eusèbe avait dit à sa domestique qui voulait un châle pour être commère, d'emprunter celui de la Charette. Pour une raison ou pour une autre, madame Charette avait refusé. Joseph, désappointée, s'était plainte à son maître. Celui-ci n'avait répondu qu'un mot : "Son châle l..... Mais ce qui signifiait tout, c'était ce qu'il n'avait pas dit Donc il pouvait jeter des sorts.

V.

LES ENFANTS D'ÉCOLE.

Quand la mère Lozet sut qu'Eusèbe Asselin était nommé tuteur des enfants de Jean Letellier, elle dit en plongeant le pouce et l'index dans sa tabatière : Je les plains, ces pauvres orphelins ! et une larme vint luire au coin de sa paupière ridée. C'était une bonne vieille que la mère Lozet. Ce fut la femme de Louis Gagnon qui lui apprit cette nouvelle, un jour qu'elle la rencontra près du

Vieille fille, Vie. du P. de Ste. A.

cénélier, à la fourche des chemins de St. Jean Baptiste et de St. Eustache. A la remarque de la bonne vieille elle répondit : Je les plains moi aussi. J'ai entendu déjà le petit garçon pleurer plus d'une fois.

—Et la petite, reprit la mère Lozet, comment va-t-elle être élevée ? Ce garçon-là (Elle parlait d'Eusèbe) ne va jamais à confesse je crois ; ça ne prie peut-être pas le bon Dieu matin et soir !

Les deux femmes ne prétaient pas au tuteur plus de malice ou de défauts qu'il n'en avait. Les voisins disaient qu'il ne se mariait pas afin de dépenser moins. Tous jours de mauvaise humeur et bourru, il était comme un dogue qui gronde et montre les dents aussitôt qu'on l'approche. Possesseur d'une magnifique terre de quatre arpents ; sur trente, bien bâtie de grange et de maison, il se croyait pauvre, travaillait beaucoup, et portait envie à ses voisins. Josephite Racourci était sa ménagère. Grande, sèche, sans âge, comme les filles qui passent trente, babillarde comme une pie, économe jusqu'à l'avarice, elle s'engageait à septchelins et demi par mois, depuis nombre d'années, toujours dans l'espoir, disaient les malins, de se donner un jour pour rien.

Pendant que la mère Lozet et la Gagnon causaient au bord du chemin, près du cénélier, le petit Joseph, l'orphelin, passa en pleurant. Il portait un livre et une ardoise sous le bras gauche, et de sa main droite il tenait le bord de son chapeau de paille, car il venait fort.

—Pourquoi pleures-tu, mon petit ? demanda la mère Lozet.

—C'est mon oncle qui m'a battu.

—Pourquoi ?

—Parce que je ne voulais pas aller à l'école.

—Ce n'est pas beau cela : il faut aller à l'école et obéir à ton oncle.

—Je le veux bien ; mais je ne sais pas ma leçon, et le maître va me battre.

—Pourquoi ne sais-tu pas ta leçon ? Il faut étudier, mon petit, pour apprendre à lire.

—Je n'ai pas le temps d'étudier : je travaille toujours.

—Le soir ?

—Oh ! mon oncle dit que cela gaspille la chandelle..... Si je savais ma leçon, j'aimerais bien à aller à l'école.

Au même instant passa en courant, comme une meute légère, une troupe d'enfants, gars et fillettes pèle-mêle :

—Viens donc, Joseph, viens donc ! Tu vas arriver trop tard et tu iras en pénitence, crièrent plusieurs voix.

L'orphelin partit avec les autres. L'un d'eux, le petit Ferron, un gibier de potence en herbe, lui donne un croc-en-jambe et une poussée. L'orphelin tomba sur la face dans une mare d'eau, car il avait plu la veille, et l'eau dormait par flasque grisâtres, dans les ornières du chemin mal entretenu. Son livre s'ouvrit en touchant le sol, et les feuilles en restèrent souillées de vase ; son chapeau vola au vent, tournant comme une roulette jusques au loir. Tous se mirent à rire, tous excepté la petite Noémie Bélanger qui dit à son camarade Ferron : Comme tu es méchant !

Celui-ci se moquant d'elle :

—Regardez-la donc ! regardez-la donc ! cria-t-il aux autres, elle prend la défense de Joseph : c'est signe de quelque chose !

Joseph se leva, examina à travers ses larmes ses habits gâtes : reprit son A-b-c tombé dans la boue, en essuya de ses doigts les feuilles humides, et courut vers son chapeau qui s'était arrêté entre deux perches de clôture. La mère Lozet qui jasant encore avec la Gagnon cria au petit Ferron : Je le dirai à ton père, va !

Ferron, sans se retourner, fit un profond salut. La mère Lozet ne lui vit pas le visage.

VI

LA PETITE FENÊTRE DU GRENIER.

Le subrogé tuteur avait insisté sur l'urgence de mettre Joseph à l'école et de le préparer à sa première communion. Il savait que la ferme des mineurs était mieux cultivée que leur esprit. Et c'était une belle ferme, aussi grande et aussi bonne que celle de leur tuteur. Mais si Gabriel Laliberté connaissait les habitués d'économie et de travail d'Eusèbe Asselin, il ne connaissait pas moins son avarice et son esprit de

L. P. LeMay.

à continuer.